antérieurement, c'est-à-dire depuis quinze jours environ. Elle m'avoua que, pour se réconforter, une voisine lui avait conseillé d'ajouter de l'eau-de-vie à son café. Elle prenait de cette façon la valeur de quatre petits verres de cette liqueur chaque jour, sans compter un petit verre de rhum avec de l'eau chaude, le soir en se couchant. Elle ne voyait aucun mal, aucun inconvénient à cela, au contraire.

Je parvins à la détromper, et je lui fis comprendre que c'était à ce régime que j'attribuais les convulsions de l'enfant. Je lui promis de ne rien dire aux parents, si elle s'engageait à ne plus boire d'alcool. Je la fis surveiller avec soin, et je me convainquis qu'elle me tenait parole. A partir de ce moment, les convulsions cessèrent, et les parents crurent qu'ils devaient la vie de leur enfant aux médicaments que j'avais administrés.

En 1861, à Brighton, en Angleterre, j'eus l'occasion de voir chez un pasteur protestant, un enfant de huit mois qui avait des convulsions qu'on ne pouvait rattacher à aucune cause appréciable. L'enfant était magnifique et placé dans les meilleures conditions d'hygiène. La nourrice avait du lait en abondance.

J'allais souvent dans la maison, et, chaque fois, j'examinai l'enfant à qui un médecin donnait des soins.

A certains signes, je soupçonnai la nourrice d'intempérance. Je fis part de mes soupçons à la famille qui rejeta d'abord bien loin une pareille supposition, mais qui se décida, en fin de compte, à faire surveiller cette femme. On sut bientôt, à n'en pas douter, que la fille d'Albion faisait chaque jour de copieuses libations d'ale, de porter et de sherry. Elle fut congédiée, et l'enfant confié à une autre nourrice revint promptement à la santé.

Au mois d'avril 1875, je recevais une dépêche, me priant de visiter au Grand Hôtel la fille, âgée de neuf mois, d'un officier de l'armée anglaise des Indes qui séjournait à Paris avec sa famille et une nourrice, avant de retourner en Angleterre.

Depuis deux jours, l'enfant présentait un état général d'anxiété et de fatigue. Il avait des frissons, des bouffées de chaleur, des saignements de nez, de la fièvre, des vomissements fréquents. Il dormait mal, prenait difficilement le sein et avait un peu de diarrhée. Au premier abord, je pensai au début d'une fièvre éruptive et je le déclarai aux parents. A ma seconde visite, je m'arrêtai à l'idée des accidents de la dentition. A ma troisième visite, j'interrogeai avec soin la nourrice sur son alimentation et j'acquis la preuve que cette femme, depuis son arrivée à Paris, c'est-à-dire depuis huit ou dix jours, buvait par jour une bouteille et demie de vin, plus une assez grande quantité d'ale et de porter avec l'autorisation des parents.

Je fis comprendre à ces derniers le danger qu'un pareil régime faisait courir à l'enfant et la nécessité de le modifier. Je mis immédiatement la nourrice à l'eau rougie, et vingt-quatre heures après, les accidents avaient disparu. Je cessai mes visites, promettant de revenir dans la huitaine.

Quatre jours après, on me fit appeler. L'enfant avait de nombreux soubresauts pendant son sommeil, il était continuellement agité et refusait obtinément de prendre le sein.

Je pris la nourrice à part et je l'interrogeai avec soin. Elle me jura qu'elle ne buvait par jour que deux ou trois verres d'eau légèrement rougie, mais que, dans l'intervalle des repas, en cachette, et pour satisfaire sa soif qui était très grande, elle buvait encore deux bouteilles de ce que les Anglais appellent *half and half*, c'est-à-dire une boisson composée de porter et d'ale par moitié. Je lui fis une vive semonce et la menaçai de la faire congédier. Elle fondit en larmes, en me priant de ne pas dénoncer sa conduite aux parents de son nourrisson, et promettant de ne pas recommencer.

Je prescrivis des bains et des calmants pour l'enfant et je réglai, d'une manière précise et sévère l'alimentation de la nourrice, à qui je permis par jour, une bouteille de bière légère de Paris, et je la fis surveiller de près par une femme de chambre qui ne la quittait jamais. L'enfant reprit bientôt le sein avec avidité, et ses nuits et ses journées redevinrent parfaitement calmes.

Pendant deux mois que mes clients passèrent à Paris, l'enfant jouit de la meilleure santé.

En 1882, pendant mes vacances que je passai en Picardie, j'eus l'occasion de voir un enfant de sept mois, fils de commerçants de Paris, placé en nourrice chez des paysans. La nourrice, âgée de vingt-six ans, était robuste et fraîche et avait un lait abondant. Elle avait nourri déjà deux enfants avec succès, et depuis six mois qu'elle allaitait son nouveau nourrisson, ce dernier s'était toujours bien porté. Mais, depuis une quinzaine de jours, il maigrissait à vue d'œil, ses chairs étaient devenues flasques, il avait de l'insomnie et un peu de diarrhée. Je lui fis prendre des bains, du bismuth, quelques potions calmantes, et tout paraissait rentrer dans l'ordre, lorsque j'appris par des voisins que, depuis quelque temps, la nourrice, pour se consoler de l'inconduite de son mari, s'était mise à boire de l'eau-de-vie, comme beaucoup de femmes du pays. Je l'interrogeai à ce sujet, mais elle se défendit avec une indignation qui m'ébranla un peu, je l'avoue.

Quelques jours après, en passant par le village, j'entrai chez cette femme et la surpris attablée avec deux voisines et prenant de fortes rasades d'eau-de-vie sous prétexte de café. Je lui fis quelques observations qu'elle reçut fort mal.

Trois jours après, j'appris qu'elle avait fait appeler un médecin des environs pour des convulsions que l'enfant avait eues pendant la nuit. Je revins à la charge, malgré le mauvais accueil qui m'avait été fait, et j'accusai tout haut cette femme des accidents survenus chez son nourrisson.

Je fis immédiatement prévenir la famille, et la mère accourut de Paris le lendemain. Voici l'état dans lequel elle trouva son enfant.

Depuis soixante-douze heures, il avait eu six convulsions de longue durée; et, à la suite de la dernière il avait pris d'une forte diarrhée. Il poussait des cris sans motifs, fléchissait continuellement les cuisses sur le ventre, rejetait le sein et faisait des efforts pour vomir. L'haleine était acide, la langue piquetée de petits points rouges, les lèvres fendillées, desséchées, les gencives luisantes et tendues. Il avait dans la bouche quelques ulcérations et un peu de muguet. Le pouls était à 140. Le corps avait maigri à vue d'œil, le visage était affaissé et pâle, les yeux étaient excavés, la peau avait perdu toute résistance au doigt, se décolorant et se refroidissant, se réchauffant tour à tour. C'était bien la diarrhée cholériforme des enfants.

Le troisième jour, les forces anéanties par le mal disparurent sous les coups de la mort.

De ces faits lamentables et de bien d'autres que je pourrais citer, il résulte que la boisson de la nourrice doit être l'objet d'une surveillance particulière.

Une nourrice doit boire modérément n'importe quelle boisson, et nous n'avons pas besoin de dire que l'on doit être impitoyable pour l'ivrognerie de la femme à laquelle on confie son enfant. Il ne faut pas oublier que les effets de l'alcoolisme sont délétères aussi bien pour la femme qui allaite que pour son nourrisson. L'abus des boissons alcooliques produit chez la nourrice l'augmentation de la sécrétion urinaire, la diminution de la sécrétion d'acide carbonique, de l'alimentation, de l'assimilation, et consécutivement la diminution de la sécrétion lactée.

Je dois faire observer en terminant que mes vingt et une observations d'accidents plus ou moins graves causés par l'intempérance des nourrices, c'est sans exception chez des nourrices mercenaires et seire fois dans des familles riches que je les ai recueillies. J'ai d'ailleurs toujours été frappé de l'incurie des mères de famille à cet endroit et du peu de surveillance qu'elles exercent sur les femmes qui, méconnaissant les droits de la nature, vendent leur lait et souvent, hélas ! la vie de leur propre enfant.

Les femmes qui, trop souvent et sans motifs, se privent du bonheur de l'allaitement, qui ne connaissent pas ces mamelles joyeuses, *ubera lœta*, dont parlent les anciens, pas plus que les caresses et les tendresses infinies qui ravissent l'âme des mères, qui ne comprennent pas que, si la maternité est faite de sacrifices, elle a ses compensations dans l'accomplissement d'un devoir sacré, qui se font même gloire d'être de ces merveilleuses, *mulieres prodigiosæ*, à qui Tacite, Juvénal, saint Chrisostôme, saint Ambroise, saint Clément d'Alexandrie reprochaient déjà énergiquement de confier leurs enfants à des mercenaires ; — ces femmes-là, dis-je, doivent savoir qu'elles ont une bonne part de responsabilité dans les accidents que nous venons de décrire.

Dr E. Decaisne.

LA GUERRE DES GUEUX

A Tourcoing

(Suite voir le Journal de Roubaix du 25 octobre)

C'est à cette époque troublée que périt le vénérable Pierre Famelart, curé de Tourcoing. Il revenait à cheval de Tournai, où il s'était transporté pour ramener à l'Eglise catholique plusieurs personnes séduites par les doctrines de Luther, lorsque des sectaires le rencontrèrent et le massacrèrent impitoyablement (décembre 1571).

Son cadavre, recueilli par quelques pieuses personnes, fut inhumé derrière le maître-autel de l'église. Environ vingt ans après, comme on faisait des fouilles de ce côté, on découvrit son corps sain et intact comme lorsqu'il était encore en vie.

Pierre Famelart (né à Fresnes en Buisenteau) était le père des pauvres ; il ne possédait rien qu'il ne partageât avec les indigents qu'il regardait comme ses frères. Les maladies les plus terribles, les plaies les plus dégoûtantes excitaient son zèle et sa charité inépuisable. Bien souvent on le vit coucher sur la dureet donner son lit aux malades dont il était la joie et la consolation.

Sa foi et son ardeur pour la religion n'étaient pas moins admirables. Il soutenait avec tant de sollicitude les fidèles dans la religion de leurs ancêtres et poursuivait avec tant d'instances les brebis égarées, il les évangélisait avec tant d'animation que par là il s'attira des haines mortelles de la part des hérétiques.

Cependant de si grandes vertus en imposèrent quelquefois à ses ennemis et arrêtèrent le poignard prêt à le frapper.

Un jour que les hérétiques avaient résolu sa mort, ils entourèrent, pendant la nuit, sa maison et pénétrèrent jusqu'à sa chambre ; mais, avant d'y entrer, l'un d'eux regarda par un interstice des cloisons mal jointes, et aperçut le vénérable ecclésiastique priant ardemment les mains jointes sur un tronc d'arbre qui lui servait d'oreiller. Tant d'humilité, tant d'austérité désarmèrent les assassins qui se retirèrent pleins d'admiration pour un homme à la vie duquel ils voulaient attenter un instant auparavant.

Le lendemain il ne se douta nullement du danger qu'il venait de courir. Cependant il n'ignorait pas la perversité de ceux qui en voulaient à ses jours, et ses amis lui entendirent plus d'une fois prédire qu'il périrait victime des hérétiques. La mort, pour une vie aussi sainte, n'était qu'une récompense après laquelle il devait aspirer ; et loin de fuir le danger, c'était pour lui un bonheur quand son devoir l'y appelait. Car il savait bien que l'église de Dieu était infaillible et que la tourmente qui l'agitait alors disparaîtrait bientôt.

Secours des affligés, providence des pauvres, soutien des faibles et des infirmes, sublime dans son zèle contre les novateurs, tel était Pierre Famelart, lorsqu'il tomba sous les coups criminels d'un assassin.

Il n'est donc pas étonnant qu'il fut question de la canonisation de ce saint homme. Sans doute quelques motifs imprévus et les révolutions qui suivirent cette époque en empêchèrent la réalisation. Ce qui nous surprend, c'est que son nom, digne de passer à la postérité la plus reculée, n'est seulement pas connu de nos concitoyens. En vain nous chercherions son tombeau ; son corps, trouvé intact vingt ans après sa mort, n'existe plus pour nous. Peut-être a-t-il été recueilli par quelques pieuses personnes ou par quelques communautés, peut-être a-t-il disparu dans la tourmente révolutionnaire de 1793, comme tant de choses sacrées, alors que les églises étaient profanées et les tombeaux violés ; c'est ce que nous n'avons pas été à même de découvrir,

Cependant les excès continuels qui se commettaient dans nos contrées méritaient une punition exemplaire. Le Conseil des Troubles envoya dans la Flandre des commissaires chargés de dresser une enquête sur les individus qui avaient causé ou favorisé les désordres depuis 1566. C'est à la suite de cette information que fut emprisonné un Tourquennois nommé Jacques le Vouldre, prévenu d'avoir fait partie de la troupe des briseurs d'images, lorsqu'ils envahirent notre église (1571).

Malheureusement, le duc d'Albe ne se contentait pas de réprimer avec énergie l'anarchie, mais il commettait encore des cruautés inutiles et mécontentait tout le monde par ses impositions exorbitantes, Aussi, lorsqu'on connut son rappel, l'espérance et la joie se répandirent jusque dans les plus petits hameaux (1573). Néanmoins son successeur, le comte de Requesens, ne peut nous ramener la paix et la tranquilité. Les gueux reparaissent: la peste, suite funeste de la guerre, envahit nos foyers, et partout règnent le désordre et la consternation.

Des bandits, profitant de la détresse générale, exploitent notre châtellenie et détroussent les voyageurs. Cornille, dont nous avons déjà parlé, se met à leur tête et tente de surprendre Lille. Heureusement le baron de Rassenghem; averti en temps, marche à sa rencontre, le bat entre Wambrechies et Quesnoy et purge le pays de nombreux malfaiteurs.

Un certain temps après, retenu prisonnier à Gand à cause de sa fermeté et de sa hardiesse vis-à-vis le prince d'Orange, le vainqueur de Cornille parvint à surprendre la surveillance de ses gardiens, s'échappa et vint coucher la même nuit au château de Marcq. A cette nouvelle, toutes les populations d'alentour lui firent cortège, et il rentra dans Lille en triomphe au son des cloches et au bruit du canon.

Les divisions intestines armaient toujours les partis les uns contre les autres, et la guerre dite des *Malcontents* se rapprochait de nos foyers. Le 1er janvier 1580, la garnison de Menin vint incendier des maisons à Marcq et à Bondues. Delanoue, l'un des chefs d'une fraction du parti réformé opposé au prince d'Orange, fit beaucoup de mal à la châtellenie jusqu'au moment où, rencontré par Robert de Melun, marquis de Roubaix, entre Tournai et Lannoy, il fut mis en déroute.

Menin, foyer des insurgés, tomba ensuite par surprise aux mains des troupes du gouverneur de Lille (1582). Ainsi délivrée du voisinage de l'ennemi, notre châtellenie célébra cet heureux évènement par des réjouissances et des fêtes publiques. Mais, hélas ! au bonheur d'une sécurité passagère succédèrent les tortures de la famine ; tant il est vrai de dire que la guerre même après elle les maux les plus funestes ; et cependant les partis n'avaient pas encore désarmé : l'on se battait encore, et bientôt l'on apprit qu'un coup de main devait être tenté sur Menin. On arma les habitants de la châtellenie, et l'on fut assez heureux pour repousser l'ennemi avec perte (1592). Enfin, après quarante ans de guerre civile, la paix fut signée à Verviers (1598).

Déjà la prospérité renaissait dans le pays, quand une nouvelle épidémie, nommée *sueur pestilentielle*, vint jeter partout l'épouvante. Le fléau fut parfois si terrible qu'il enlevait trente personnes par jour dans la seule ville de Lille. Peu à peu la contagion disparut ; chacun se livra avec plus de sécurité à ses travaux habituels, et le commerce reprit un nouvel essor. Aussi, lorsque les archiducs Albert et Isabelle se proposèrent de faire leur entrée dans Lille, des préparatifs immenses furent entrepris pour les recevoir. On était au 16 février 1600. Ils devaient traverser une partie du territoire de nos cantons. Les serments, les gentilshommes et la députation partis de Lille vinrent à leur rensontre jusqu'à Halluin, où ils furent complimentés au bruit de l'artillerie. A Bondues, ils furent salués de nouveau par les serments.

Arrivés à la Magdeleine, le magistrat en corps, ayant à sa tête le héraut de la ville, présenta les clefs de Lille dans un bassin d'argent.

Depuis longtemps la guerre civile, la famine et la peste avaient fait éprouver de si grandes privations, que l'on se livrait avec plus de joie aux fêtes et aux réjouissances publiques. C'est qu'aussi il faut dire qu'une ère de bonheur s'ouvrait pour la Flandre sous le règne des bons archiducs. Notre cité manufacturière allait tirer bon profit de cette prospérité, quand un incendie terrible vint réduire en cendres une centaine de maisons.

Le lendemain de Pâques, 16 avril 1607, tout à coup le feu se manifeste sur la place. La plus grande partie des maisons étaient alors couvertes en chaume : c'était pour l'incendie un aliment facile. Bientôt des flammes furibondes envahissent tous les toits et forment de la place entière un foyer ardent dont le centre seul est abordable. Alors se manifesta la vive foi de cette époque ; car, suivant Buzelin, le curé, entouré de son clergé, apporta le saint sacrement au milieu de la place et entonna les litanies. Dien entendit les invocations de cette population affligée, et l'incendie s'arrêta tout à coup.

On présume que le feu, qui consuma plus de quatre-vingts maisons et qu'on aperçut de Tournai, avait été communiqué aux maisons par l'imprudence d'un ivrogne.

A peine les habitations réduites en cendres avaient-elles pu être remplacées par d'autres constructions, qu'un nouvel incendie éclata (1613). Les flammes dévoraient déjà un grand nombre de maisons dans un espace très-resserré, lorsque les Tourquennois, se rappelant l'efficacité de la présence du Saint-Sacrement, prièrent le clergé de faire une procession. Aussitôt le curé, portant la sainte hostie, sortit de l'église au son des cloches, au bruit des chants, et suivi d'une population recueillie. Le feu, comme la première fois, disparut instantanément, et le peuple, au comble de la joie, bénit le ciel de cette nouvelle faveur.

Ces incendies réitérés était un grand malheur pour les habitants. Des compagnies d'assurance ne garantissaient pas, comme aujourd'hui, les pertes causées par le feu : les secours des pompes étaient ignorés, et, contre les progrès d'un vaste incendie, notre population, remplie d'une foi vive, n'avait que des prières et des invocations à adresser à Dieu : heureuse d'être préservée deux fois d'une ruine complète.

(A suivre) Ch. Roussel-Defontaine.

LA GUERRE DANS LE NORD

EN 1870

Suite. (Voir le *Journal de Roubaix* du 25 octobre.)

X

La bataille de Villers-Bretonneux

Les troupes dont on disposait se composaient d'infanterie de ligne et de garde nationale mobile. Des prisonniers évadés, des recrues, des hommes rappelés de congé ne composaient pas des corps solides. On parvint cependant à former des bataillons et des brigades. Chaque brigade comprenait sept bataillons, savoir : un de chasseurs, un régiment de marche de trois bataillons d'infanterie, et un régiment de marche de trois bataillous de garde mobile.

L'effectif atteignait ainsi 5,500 hommes. Un officier distingué, évadé de Metz, le colonel Lecointe, reçut le commandement de la 1re brigade, et un digne vétéran de l'arme du génie, le lieutenant-colonel Rittier, qui avait repris du service, fut mis à la tête de la 2e brigade. L'artillerie eut pour chef le commandant Charon, évadé de Sedan. La cavalerie était de deux escadrons sous les ordres du capitaine de Cabannes.

Ce fut le 19 novembre que le général Beurbaki abandonna le commandement supérieur du 22e corps d'armée. Le lieutenant-colonel Loysel et les autres officiers de l'état-major suivirent le général Bourbaki. Celui-ci remit le commandement provisoire au général Farre, qui, un moment, se trouva seul.

On était à peu près en état d'agir, lorsqu'Amiens fut menacé par des forces considérables de la première armée allemande sous les ordres du général Manteuffel. Le gouvernement de Bordeaux fut d'avis de défendre Amiens ; en conséquence, une troisième brigade fut formée en toute hâte, et le 24 novembre la concentration de ces troupes put s'effectuer :

1re division ; 1re brigade, général Lecointe ; 2e brigade, colonel Derroja.

2e division : 1re brigade, colonel du Bessol.....

De colonel Rittier formait la 2e brigade de la 2e division.

A ces troupes il faut joindre deux escadrons de dragons, deux escadrons de gendarmes, six batteries d'artillerie et une compagnie du génie, en tout 17,500 hommes, auxquels s'ajoutait la garnison d'Amiens de 8,000 hommes, sous les ordres du général Paulze d'Ivoy. Le total était donc d'environ 25,000 combattants.

Le général Farre, complètement étranger à l'emploi des troupes, suppléa à son insuffisance par un zèle remarquable. Il s'établit sur les hauteurs de la rive gauche, comprises entre la Somme et le Havre, dont le point culminant était la petite ville de Villers-Bretonneux, et dont l'arête est occupée par les bois de Blanzy et de Cochy. Dans cette situation, on faisait face au corps principal de l'ennemi signalé à l'Est.

La totalité des troupes n'était pas encore réunie sur le terrain, lorsque le 23, au soir, une compagnie de francs-tireurs s'engageait avec l'ennemi à Villers-aux-Erables. Un brillant combat fut livré près de Mézières. Repoussé à la baionnette et chassé des bois, l'ennemi ne s'arrêta qu'à Bouchoir, conduisant sept voitures de morts et de blessés. Nos pertes furent moins sensibles, mais le lieutenant d'artillerie Laviolette tomba mortellement blessé.

Les 25 et 36 novembre, différents engagements tinrent toutes nos troupes sur pied: car les uhlans se présentaient en nombre un peu partout. Officier supérieur de grand mérite, le commandant Jan trouva une mort glorieuse dans la vallée de l'Avre, attaqué par une colonne prussienne.

Vaincu à la bataille de Villers-Bretonneux ou d'Amiens, le 27 novembre, le général Frare prit la résolution de se replier sur les places du Nord. La ville d'Amiens fut occupée par Manteuffel le 28, et la citadelle capitula le lendemain. A Villers-Bretonneux, la perte des Prussiens fut de 1,400 hommes et celle des Français de 2,700 hommes tués, blessés ou prisonniers.

La retraite se fit en assez bon ordre par les régiments de marche, mais une partie des gardes mobiles et quelques-uns de leurs officiers se débandèrent pour retourner chacun chez soi.

La bataille d'Amiens avait été très honorable pour une armée aussi rapidement improvisée que l'armée du Nord. Les ennemis témoignèrent leur étonnement en trouvant sur les morts des livrets indiquant que les hommes tués n'étaient au service que depuis quelques semaines. Ils croyaient avoir eu affaire à de vieux soldats.

A la bataille d'Amiens, l'ennemi avait 35,000 hommes.

Après la retraite tous les corps furent dirigés sur leurs dépôts pour être réorganiser.

Faidherbe général en chef

Par un décret du 18 novembre 1870, le général Faidherbe, commandant la division de Constantine, avait été appelé à remplacer le général Bourbaki dans le commandement du 22e corps formant l'armée du Nord. Dans l'intérêt du service, on avait ajouté à ce commandement celui de la 3e division militaire, comprenant les départements du Nord, du Pas-de-Calais et de la Somme, ainsi que les territoires voisins non envahis.

Le 22e corps venait d'être porté à 3 divisions, savoir :

1re division, général Lecointe; 1re brigade, colonel Derroja; 2e brigade, lieutenant-colonel Pittié.

2e division, général Paulze d'Ivoy ; 1re brigade, colonel du Bessol ; 2e brigade, lieutenant-colonel de Gislain.

3e division, amiral Moulac; 1re brigade, capitaine de vaisseau Payen; 2e brigade, capitaine de frégate de Lagrange.

En prenant le commandement de cette petite armée qui allait s'illustrer, le général Faidherbe fit lire aux troupes cet ordre du jour :

Officiers, Sous-Officiers, Soldats,

«Appelé à commander le 22e corps d'armée, mon premier devoir est de remercier les administrateurs et les généraux qui ont su, en quelques semaines, improviser une armée qui s'est affirmée si honorablement les 24, 26 et 27 novembre sous Amiens.

» J'exprime surtout ma reconnaissance au général Farre qui vous commandait, et qui, par une habile retraite devant des forces doubles des siennes, vous a conservés pour le service du pays.

»Vous allez reprendre de suite les opérations avec des renforts considérables qui s'organisent chaque jour, et il dépendra de vous de forcer l'ennemi à vous céder à son tour le terrain.

»Le ministre Gambetta a proclamé que, pour sauver la France, il vous demande trois choses : la discipline, l'austérité des mœurs, et le mépris de la mort.

»La discipline, je l'exigerai impitoyablement. Si tous ne peuvent atteindre à l'austéritd des mœurs, j'exigerai du moins la dignité et spécialement la tempérance. Ceux qui sont aujourd'hui armés pour la délivrance du pays, sont investis d'une mission trop sainte pour se permettre la moindre licence en public.

»Quant au mépris de la mort, je vous le demande au nom même de votre salut. Si vous ne voulez pas vous exposer à mourir glorieusement sur le champ de bataille, vous mourrez de misère, vous et vos familles, sous le joug impitoyable de l'étranger. Je n'ai pas besoin d'ajouter que les cours martiales feraient justice des lâches, car il ne s'en trouvera pas parmi vous.

»Le 5 décembre 1870,

»Signé : *Le général de division, commandant le 22 corps d'armée,*

» L. Faidherbe.»

Cet ordre du jour exprime de bons sentiments, mais on regrette de n'y pas trouver le souffle militaire qui fait vibrer le cœur des soldats.

Le général Faidherbe, officier du génie, conserva le général Farre en qualité de chef d'état-major.

La Normandie était envahie et Rouen au pouvoir de l'ennemi. On pouvait supposer que l'armée prussienne désirait ardemment s'emparer du Havre. Le général Faidherbe voulut faire une puissante diversion pour sauver notre grand port de commerce. Trois jours après son arrivée, il commença les opérations qui furent vigoureusement conduites.

Le 10 décembre 1870, la 1re division du 22e corps d'armée fut dirigée vers Saint-Quentin. L'approche de nos troupes suffit pour faire reculer des détachements ennemis qui se retirèrent vers La Fère et Ham ; le général Lecointe qui commandait cette division arriva le 9 à Ham vers six heures du soir. Il pensa avec raison que, pour pour s'emparer du château, l'attaque devait être brusquée, afin que l'ennemi ne pût recevoir de secours.

Après quelques coups de canon, les Allemands demandèrent à capituler à deux heures du matin. Cette capitulation nous livra 210 prisonniers, dont douze officiers ou ingénieurs. En arrivant à Ham le 10, avec le reste du corps d'armée, le général Faidherbe trouva le pays libre d'ennemis.

Le 12 et le 13 le général en chef alla reconnaître la ville de la Fère. Il vit que cette place ne pouvait être enlevée de vive force et prit le parti de se diriger vers Amiens, en envoyant des détachements battre la contrée.

Les généraux ennemis croyaient avoir détruit l'armée du Nord à la bataille du 27 novembre. Leur surprise fut donc extrême, en voyant cette même armée, plus forte qu'elle ne l'avait été et sérieusement commandée. Le général Faidherbe exécutait un projet hardi, mais excellent, qui consistait à attirer à lui l'ennemi.

La marche du 22e corps s'effectua avec beaucoup d'ordre. La cavalerie battit la campagne à de grandes distances et empêcha les surprises.

En approchant d'Amiens, on apprit que le mouvement de l'ennemi sur le Havre était arrêté, que Dieppe se trouvait évacué, et que des rassemblements de troupes s'opéraient vers Montdidier et Breteuil.

INSTITUT DE FRANCE

LE ROMAN DE JEANNE

(POÈME)

PAR M. FRANÇOIS COPPÉE

Membre de l'Académie Française

Lu dans la séance publique annuelle des cinq Académies

du 25 octobre 1886

I

Les humbles, les vaincus résignés de la vie
Restent mes préférés toujours, et j'ai l'envie
De dire simplement, comme on me l'a conté,
L'obscur roman d'un cœur seulement visité
Par un triste rayon d'amour sans espérance :
Tel un pauvre captif, enfermé dès l'enfance,
Voit une lueur pâle éclairer tous les soirs
Faiblement sa fenêtre étroite aux barreaux noirs,
Et, séparé du ciel qu'un mur épais lui voile,
De tout le firmament ne connaît qu'une étoile.

Elle s'appelait Jeanne; elle avait dix-huit ans.
Son père n'était plus, et depuis quelques temps,
Elle logeait avec sa mère, aveugle presque,
Dans une vieille rue encore pittoresque,
Tout au bout du pays latin, dans le quartier
De l'étudiant pauvre et du petit rentier,
Entre le Panthéon et le Jardin des Plantes.
Là, les heures du jour passent, calmes et lentes,
C'est la province, avec son calme habituel,
Mais avec un accent plus intellectuel;
Là, souvent, le flâneur à la main porte un livre.
C'est le dernier endroit où le rêveur peut vivre
Dans ce pays tout neuf, qui tourne au Chicago.
Quel silence ! Le pas éveillé encor l'écho.
Je sais par là des coins pleins de mélancolie
Où persiste l'ancien réverbère à poulie;
Et, dans une ruelle où j'ai souvent erré,
Par une porte, on voit un jardin de curé,
Au fond duquel se dresse, entouré de feuillages,
Napoléon premier fait tout en coquillages.

Les deux femmes logeaient dans ce quartier perdu,
Près des toits, et soignaient un jardin suspendu
Sur un petit balcon, où, le soir, tout près d'elles,
Sautait le souple vol des noires hirondelles.
Pétait la pauvreté décente, ayant enfin
Ce qu'il faut strictement pour n'avoir froid ni faim ;
Mais, dans l'étroit logis des dames du cinquième,
On sentait la chaleur des foyers où l'on s'aime.
Les meubles, tous passés de mode et bien fanés,
Rappelaient les splendeurs des temps plus fortunés:
Un vieux bonheur du jour fleurait la bergamote,
Et sur la cheminée où brûlait une motte
Estelle et Némorin, en Saxe, très usés,
Avec le bout des doigts s'envoyaient des baisers.
Là, chaque objet, rempli de muette éloquence,
Etait comme un témoin de l'ancienne élégance.
On servait aux repas les mets de l'indigent,
Mais avec une nappe et des couverts d'argent,
Et — dernier souvenir de richesses plus grandes —
Un pastel vaporeux, dans son cadre à guirlandes,
Evoquait une aïeule au regard ingénu,
Son singe sous le bras, poudrée et le sein nu.
Qui, depuis cent vingt ans, gardant la même pose,
Souriait de trois quarts et tenait une rose.

Dans ce mélancolique et fier isolement
Ces femmes vivaient donc, très pauvres, en s'aimant,
Et frissaient les étés se flétrir en automnes,
Sous la lourdeur de plomb des heures monotones,
En mai, sur leur balcon, l'hiver, au coin du feu,
Elles restaient au gîte et se montraient fort peu.
Calmes et froids, ainsi qu'une source s'épanche,
Les jours suivaient les jours.
Cependant, le dimanche,
Parmi le grouillement du quartier Mouffetard,
Elles allaient à la grand'messe, à Saint-Médard,
Triste église qui n'a, sous ses noires ogives,
Qu'une rare assistance aux figures plaintives :
Orphelines des sœurs en petit bonnet rond,
Pauvresses à marmots qui détournent le front
Au moment où le clerc passe en faisant la quête,
Et vieillards à genoux sur leur vieille casquette.
Toutes deux se plaçaient dans la nef, et parfois
Jeanne chantait, mêlant sa jeune et fraîche voix
Au rituel romain que la maîtrise écorche;
Puis, ayant fait l'aumône aux mendiants du porche,
Toutes deux regagnaient le logis lentement.

On les voyait encor, mais assez rarement,
Quand les chaleurs d'été devenaient accablantes,
Dans un coin retiré du vieux Jardin des Plantes.
Au pied d'un marronnier elles venaient s'asseoir.
La mère aux yeux éteints tricotait sans y voir
Et Jeanne s'occupait à quelque broderie.
Par instants, du côté de la Ménagerie,
Eclataient de durs cris de volatile, et souvent,
Dans le parfum des fleurs apporté par le vent,
On sentait tout à coup une odeur fauve et rude.
Jeanne, à peine jolie, en cette solitude
Se plaisait, respirant les fleurs à quelques pas,
Et les rares passants ne la regardaient pas.
C'étaient des pauvres gens, des résignés comme elle:
Une mère portant son fils à la mamelle,
Deux soldats, côte à côte, hypnotisés d'ennui,
Ou bien, par le soleil et l'espace ébloui
Et roulant dans ses yeux la tristesse et la crainte,
L'ouvrier sans travail mâchant sa pipe éteinte.

II

Mais, bien plus que la pauvre église du quartier
Où se réfléchissait, dans l'eau du bénitier,
La haute nef de pierre aux nervures gothiques;
Bien plus que le jardin aux senteurs exotiques,
Les deux femmes aimaient la chère intimité
De leur logis. Souvent, par les beaux soirs d'été,
Sur la terrasse, après le dîner très sommaire,
Dans un large fauteuil, Jeanne installait sa mère,
Et restait là, rêveuse, au balcon s'accoudant,
Devant le grand Paris dans la brume grondant.
Le soleil se couchait. Sous son oblique flamme,
Comme une hydre aux deux cous monstrueux, Notre-Dame
Gonflait tout près de là son énorme chevet.
Et plus loin, près du fleuve empourpré, s'élevait
Fine, svelte, ajourée, et d'ornements fleurie,
La flèche du Palais, comme une orfèvrerie.
Au couchant, tout nageait dans une poudre d'or.
Vers l'Est, sombre déjà, se proflait encor,
Sous un vaste horizon, aux blancheurs opalines,
L'amphithéâtre bleu des lointaines collines.
Un bruit montait, semblant la poussière des voix;
Et sur le merveilleux paysage des toits
Dont les tuiles étaient d'un reflet enflammées,
S'élevaient lentement de paisibles fumées.

Jeanne, laissant flotter au hasard son esprit,
Etait sur ce balcon quand l'amour la surprit.

On pouvait voir de là les mansardes voisines.
Dans l'une, qu'encadraient de grêles capucines,
Assis sur la fenêtre, un jeune homme lisait.
Et Jeanne, sans raison, soudain s'intéressait
A ce calme liseur au front lourd de pensée.
Il avait sous la main, au bord de la croisée,
Son repas : quelques fruits, du pain, un verre d'eau.
Son livre l'absorbait. Au-delà du rideau,
Derrière lui, dans l'ombre, on apercevait l'angle
D'une pauvre chambrette avec un lit de sangle ;
Et la planche aux bouquins sur le mur à côté :
Symbole de l'étude et de la pauvreté.
Et Jeanne devinait, par instinct sympathique,
Un pur rêveur, épris du calme monastique,
Un travailleur toujours sur son œuvre penché ;
Et son cœur en était profondément touché.
Quand la nuit le força de quitter sa lecture,
Il mangea lentement sa pauvre nourriture.
Puis, d'un geste élégant, jeta du bout des doigts
Le reste de son pain aux moineaux sur les toits;
Et Jeanne remarquait sa grâce naturelle.
Enfin, sans une fois lever les yeux sur elle,
Après avoir lancé vers le Paris lointain
Un regard où brillait comme un défi hautain
Et comme le désir d'y devenir un maître,
Le jeune homme quitta brusquement sa fenêtre.
Il rentra dans sa chambre. Une minute encor,
Jeanne vit la mansarde et son humble décor
Vivement éclairés par la lampe allumée;
Et, lorsque fut enfin la fenêtre fermée,
Et que le vieux rideau sur sa tringle glissa,
Jeanne eut un grand frisson... Elle l'aimait déjà.

Elle le revit là bien des soirs... Oh ! l'attente !
S'il paraissait, quel trouble ! Et qu'elle était contente !
Quel ennui, quand la nuit du balcon la chassait !
Savait-elle déjà qu'elle l'aimât ? Qui sait ?
Mais le voir et le voir, c'était sa seule envie ;
Et Jeanne n'avait plus d'intérêt dans la vie,
Passée en s'irritant du jour lent à finir,
Que d'attendre cette heure et de s'en souvenir ;
D'ailleurs, elle gardait pour elle sa chimère ;
Elle ne l'avait pas confiée à sa mère,
Si ce n'est qu'au balcon en restait un peu tard,
On vivait comme avant: Messes à Saint-Médard,
Haltes dans le Jardin des Plantes, près des roses;
Toujours les mêmes jours avec les mêmes choses.
Tout comme avant l'instant où l'amour la toucha,
Jeanne ouvrant son Erard au son d'harmonica,
Pour sa mère, le soir, chantait quelque romance
Célébrant les ardeurs d'Isolier ou d'Hermance
Et datant des anciens troubadours-abricot,
Tandis qu'interrompant son éternel tricot,
La maman souriait, très fière de sa fille,
Et battait la mesure avec sa grande aiguille.
Ainsi, ne laissant voir ni trouble, ni langueur,
Jeanne dissimulait le secret de son cœur.

III

Une vieille venait pour faire le ménage,
Qui savait les secrets de tout le voisinage.
Par elle, Jeanne apprit quel était l'inconnu :
Dans l'immense Paris depuis deux ans venu,
Il recevait un peu d'argent de sa province,
Rarement; mais, très pauvre, il avait l'air d'un prince.
Il vivait à l'écart, seul et mystérieux ;
Sa jeunesse, son air farouche, ses beaux yeux,
Ses longs cheveux flottants, comme en ont les artistes,
Avaient tourné la tête aux petites modistes
Dont la boutique s'ouvre au coin du carrefour.
Elles le fusillaient de sourires d'amour!
Mais il passait, les yeux fermés, inabordable.
Son portier prétendait, ayant vu sur sa table
Des papiers noirs de mots alignés de travers,
Que c'était un auteur et qu'il faisait des vers.
Le fait certain, c'était que, toujours, dans sa chambre,
Même quand il manquait de feu, l'autre décembre,
On l'entendait, la nuit, qui marchait à grands pas,
En déclamant des mots qu'on ne comprenait pas.
Un poète !... Oh ! que Jeanne avait le cœur en fête !
Un poète ! C'était un pauvre et doux poète.
Vers qui tous ses désirs volaient si follement !
Oh ! comme elle attendait le bienheureux moment
Où le jeune homme avait coutume d'apparaître :
Et quand il vint s'asseoir au bord de sa fenêtre,
De quelle émotion naïve elle trembla !
L'inconnu lui parut bien plus beau ce jour-là !
Son front que pâl